

Libretto

LADY ANNA BLUNT

ANNA
D'ARABIE

La cavalière du désert
1878-1879

Traduit de l'anglais par
LÉOPOLD DERÔME

libretto

© Éditions Phébus, Paris, 1994.

ISBN : 978-2-36914-231-7

AVANT-PROPOS

Ce voyage a été publié en anglais au cours de l'année 1880. «Ceux qui auront lu, dit l'auteur dans sa préface, le récit de nos aventures de l'année dernière dans la vallée de l'Euphrate¹, n'auront pas besoin qu'on leur explique pourquoi nous avons entrepris le voyage actuel ou pourquoi nous lui donnons le titre de pèlerinage. Notre voyage au Nedjed (1878-1879) forme le complément naturel de notre excursion à travers la Mésopotamie et le désert de Syrie. Le Nedjed, avec l'intérêt romanesque attaché à son nom, ne paraît pas indigne d'inspirer le sentiment religieux que suppose une visite à un sanctuaire. Dans l'imagination des nomades du Nord, le Nedjed est un pays légendaire, le berceau de la race arabe et des idées chevaleresques dont elle vit encore.»

M. Blunt et Lady Anna Blunt sont des Anglais qui ont fait un long séjour en Orient; ils en connaissent et en aiment les mœurs. Ils ont aussi la connaissance de ce qu'ils appellent à juste titre les moyens arabes, sans lesquels un Européen ne circule qu'à grand-peine chez les nomades de l'Arabie.

Les voyageurs débarquèrent à Beyrouth pendant l'automne de 1878 et de là se rendirent à Damas, où ils organisèrent une caravane, ce qui n'était pas une petite affaire. Il leur fallait

1. *Les Tribus arabes de la vallée de l'Euphrate et la vie nomade*, 2 vol. in-8°, Londres, 1879.

des provisions de toutes sortes, des tentes, des chameaux, un personnel de serviteurs sur lesquels pouvoir compter. Il leur fallait avant tout des laissez-passer signés par les chefs de la frontière du désert : ce sont là des passeports sûrs, qui donnent en outre droit à l'hospitalité et à des avantages divers. Il y avait aussi la question du costume. Les voyageurs se procurèrent dans les bazars de Damas un assortiment complet de vêtements à l'usage des nomades. « Ce ne devait pas être un déguisement, dit Mme Blunt. Nous ne désirions pas, même si nous avons pu le faire, ne pas être considérés comme des Européens. Nous voulions seulement éviter d'attirer sur nous plus d'attention qu'il n'était nécessaire. » Ce costume se composait d'une *djibbeh* ou robe de chambre de soie rayée, portée sur une longue chemise ; d'un '*abâya* bleu et blanc du genre de ceux qu'on fabrique à Karietyu, et, pour la tête, d'un *keffiyeh* noir, bordé d'or, qui s'attache avec l'*aghal*, cordelette noire de laine d'agneau.

M. et Mme Blunt emmenaient, plutôt comme ami que comme guide, Mohammed Ibn Aroûk, fils du cheikh de Tadmour (Palmyre), dont la famille, originaire du Nedjed, avait quitté cette contrée au dix-huitième siècle. Mohammed Ibn Aroûk se rendait au Nedjed afin d'y épouser une femme de son sang : les Arabes nomades y attachent une importance extraordinaire. Ce désir de Mohammed avait même été l'une des causes déterminantes de l'entreprise très hasardeuse de pénétrer dans l'Arabie centrale par la vallée du ouadi Sirhân, qui a jadis été le grand chemin des invasions de la Syrie par les nomades du Sud, mais qui est aujourd'hui déserte quoiqu'elle ait été fort peuplée à une autre époque. Il n'y a plus là un arbre, ni même un pan de mur. Les ruines elles-mêmes y ont péri. Des puits abandonnés indiquent seuls l'emplacement des villes et des villages.

Mohammed Ibn Aroûk avait accompagné M. et Mme Blunt dans une partie de leur voyage en Mésopotamie. Il était

devenu, à la manière arabe, le frère adoptif de M. Blunt, qui à cette occasion lui avait promis de revenir en Syrie et de l'accompagner au Nedjed, en quête d'une épouse de sa race. «L'idée et la promesse, dit Mme Blunt, étaient tout à fait d'accord avec les mœurs des nomades et le charmèrent, ainsi que son père Abdallah, à qui elles furent communiquées, comme il était convenable. La coutume arabe en fait de mariage a peu changé depuis les jours d'Abraham. Il était naturel que le père et le fils désirassent que celui-ci épousât une femme de leur sang et fussent déterminés à aller la chercher loin.» Mohammed Ibn Aroûk ne pouvait guère espérer trouver à Tadmour une femme de son rang, parce que sa famille s'était mésalliée plusieurs fois, cas grave chez les nomades de sang *asil* (noble).

On se mit en route le 13 décembre. Le pays traversé par la caravane durant les premiers jours après le départ de Damas a été souvent décrit. Il n'y eut pas d'incident jusqu'à Mezarib, chef-lieu du district du Soûk. Il y a là une foire importante et permanente. C'est là aussi que les voyageurs quittèrent la grande voie des pèlerins qui vont de Damas à La Mecque pour s'engager dans les régions à moitié inconnues de l'intérieur du Hauran.



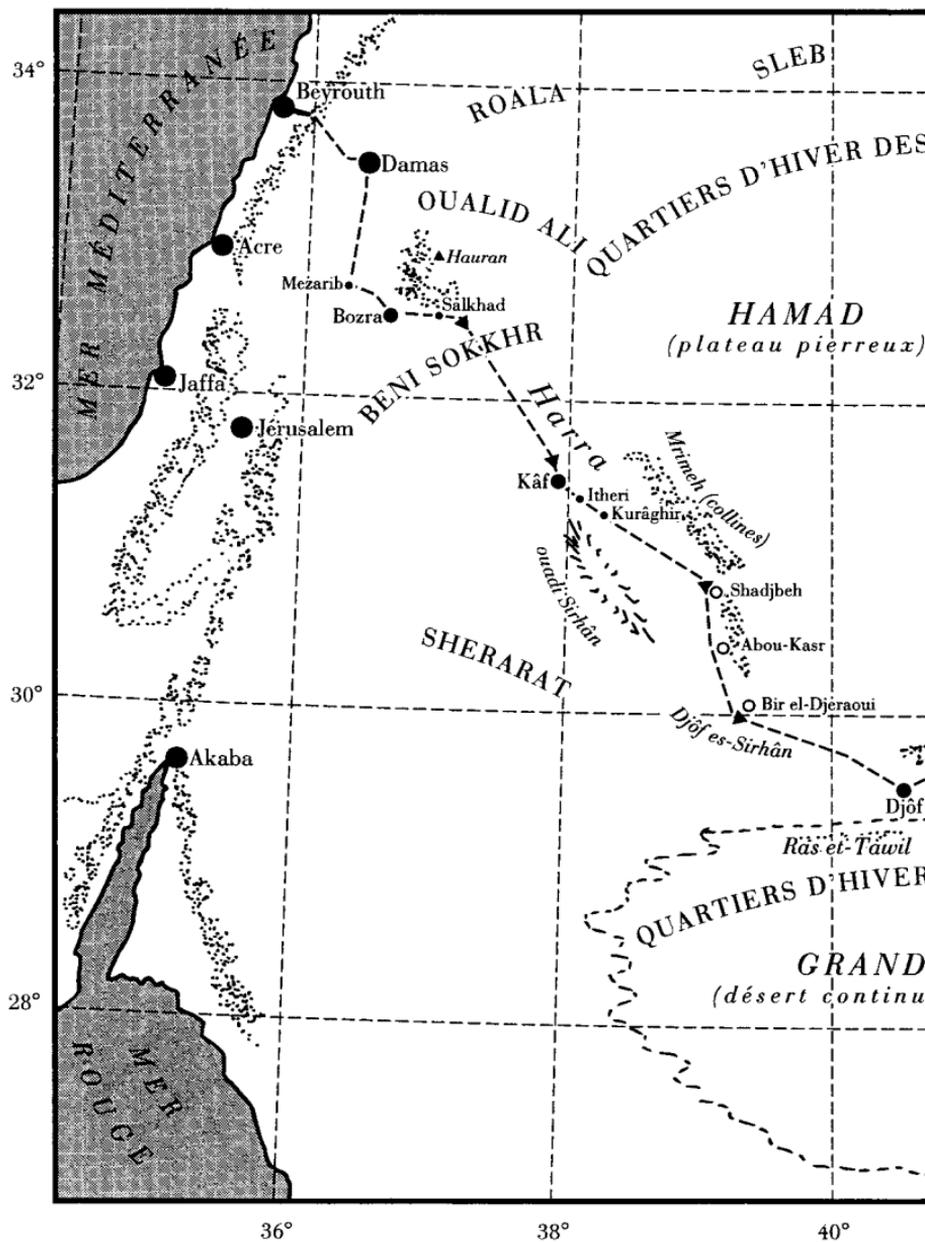
Wilfrid Blunt et Lady Anna

18 décembre.

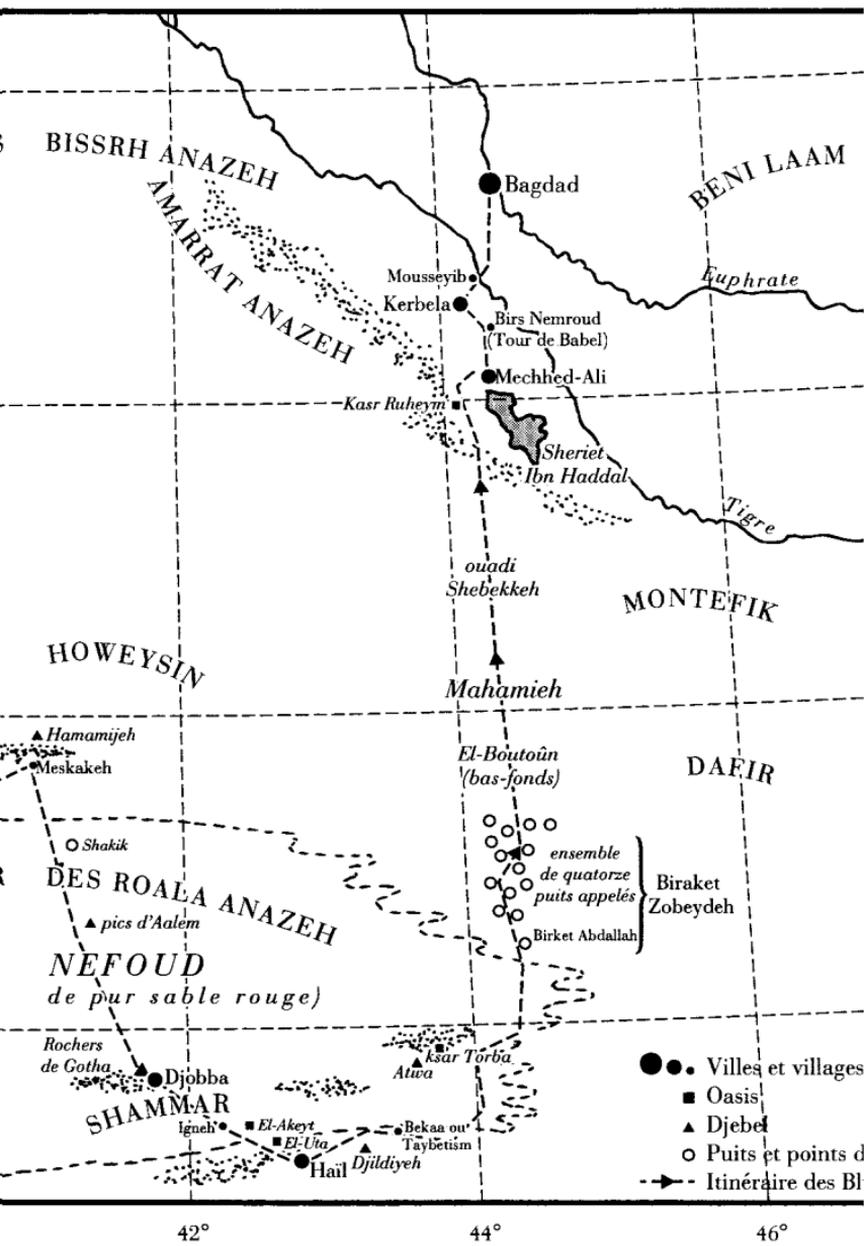
Nous étions contents d'être délivrés de la fange et des noises du Souk; quittant la route des pèlerins, nous prîmes au sud-est une piste qui mène à Bozra. Toute la journée fut employée à parcourir un pays très habité, regorgeant de villages bâtis sur un sol rougeâtre et riche, déjà labouré, dont pas une acre n'était en friche; il n'attendait que la pluie; une nombreuse population se pressait sur la route, à dos d'âne ou à pied, allant à Mezarib en chantant. Dans tous ces villages, les effets de la dernière épizootie étaient visibles; le bétail mort gisait partout.

On dit ce district le plus fertile en grains qui existe, et il l'est; mais que la pluie vienne à faire défaut, l'année est perdue; ces villages sont à la discrétion du ciel pour leur provision d'eau. Il existe dans chacun d'eux un vieux réservoir creusé dans le roc. Il est difficile de comprendre comment on peut remplir ces réservoirs, car il n'y a pas de conduits qui y mènent; ils sont au contraire généralement perchés sur un lieu élevé. Ils sont à cette heure tous à sec, et les villageois doivent aller chercher l'eau à plusieurs milles¹.

1. Il s'agit ici, comme partout dans l'ouvrage, du mille anglais, qui vaut seize cent neuf mètres.



Itinéraire de Lady Anna Blunt en Arabie du Nord

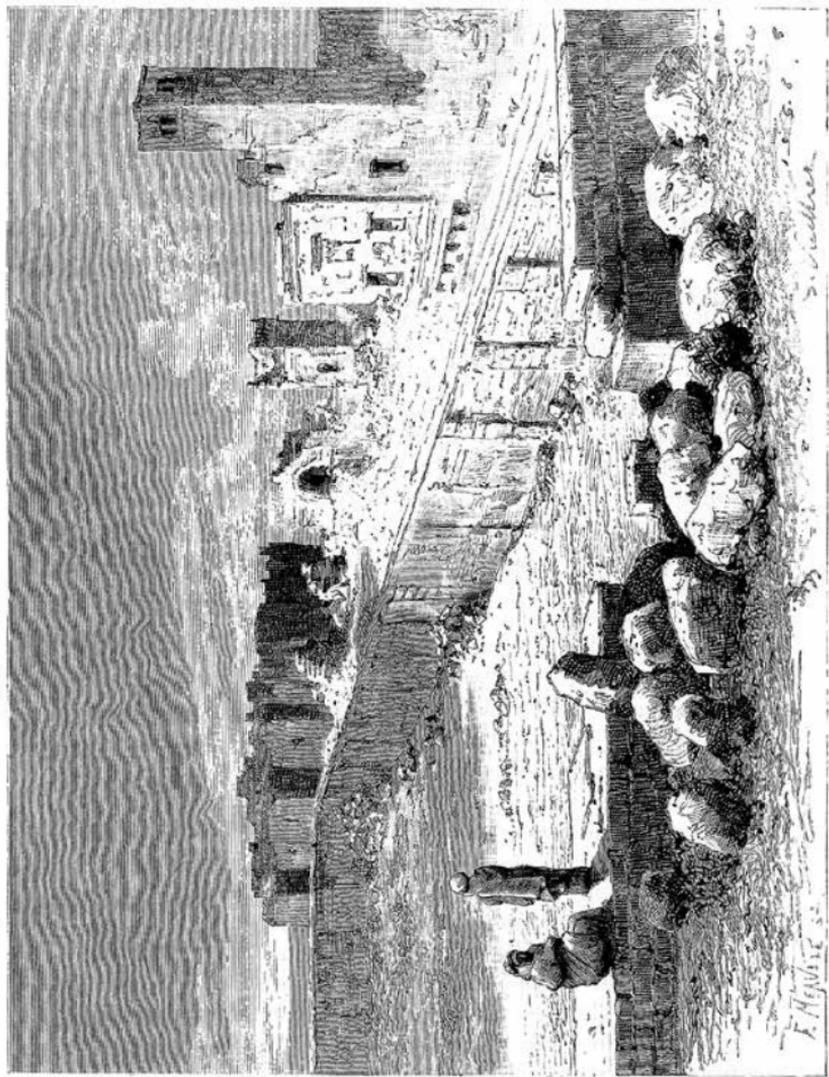


19 décembre.

Trois heures et demie d'une marche rapide nous conduisent à Bozra. L'entrée de la ville est frappante, comme la vieille route romaine qui, après avoir couru longtemps en droite ligne, vient finir ici par un portique de style classique fort régulier, au-delà duquel on aperçoit des monceaux de ruines, puis à droite un beau château ancien.

Les ruines de Bozra paraissent romaines et en assez bon état de conservation. Le château est plus modernisé, probablement d'origine sarrasine. C'est une immense bâtisse construite avec des fragments d'édifices antérieurs. Il est occupé par une garnison peu nombreuse de réguliers turcs, les derniers, j'espère, que nous verrons d'ici à longtemps. Bozra est en effet la ville frontière du Hauran : au-delà l'autorité du sultan n'est pas reconnue. Je crois que l'occupation de cette ville ne remonte pas à plus de quinze ou vingt ans. Auparavant, les habitants de Bozra payaient tribut aux Ibn Shaalan, comme ils l'avaient payé aux Wahabites du Nedjed. C'est aux environs de Bozra qu'eut lieu la bataille de quarante jours entre les Mesenneh et les Roala, racontée par Fatalla¹. Quoiqu'on en ait sans doute exagéré les détails,

1. Cela est une erreur, car cette bataille a été livrée sur les bords de l'Oronte. Fatalla est le nom du secrétaire d'un M. de Lascaris, gentilhomme sarde, chargé par Bonaparte quittant l'Égypte de nouer des intelligences avec les nomades en vue d'une expédition éventuelle dans l'Inde. Les papiers de M. de Lascaris sont perdus. Mais son secrétaire Fatalla a essayé de les résumer avec l'intention de les vendre au gouvernement français. Dans son voyage en Orient, Lamartine a acheté le manuscrit et l'a fait traduire. Il figure au tome IV du *Voyage* de Lamartine sous le nom de « Récit de Fatalla ». La lecture du récit de Fatalla n'a pas été étrangère à la résolution de M. et Mme Blunt de visiter le Nedjed.



Ruines de Bozra

Mohammed la connaît par tradition. Wilfrid¹ l'a interrogé aujourd'hui à ce sujet ; son récit confirme parfaitement celui de Fatalla sur la déroute des Mesenneh.

20 décembre.

Comme nous approchions de Salkhad, la route devint si mauvaise que Mohammed fit vœu de tuer un mouton si nous pouvions arriver sains et saufs auprès du cheikh des Druzes du Hauran, Husayn el-Atrach. Nous lui demandâmes quelques explications. Les nomades, nous expliqua Mohammed, font toujours un vœu quand ils sont dans l'embarras. De retour chez eux, ils tuent le mouton et le mangent avec leurs amis. Ils ne supposent pas obéir à un rite religieux, mais à une coutume.

Neuf heures et demie de marche, depuis sept heures du matin, nous conduisirent au pied de la montagne sur laquelle repose la forteresse de Salkhad. C'est une très antique construction qui a la forme d'un cône en partie artificiel, entouré d'un fossé couvert de pierres polies et coiffé de murailles encore bien conservées. On remarque à divers endroits, sur ces murailles, le même emblème qu'à Alep : un lion rampant, symbole de la monarchie persane. La forteresse elle-même remonte probablement à une date beaucoup plus haute et doit avoir existé déjà au temps où les enfants d'Israël conquièrent cette région.

Wilfrid avait fait la découverte d'une petite ville juste au-dessous de la citadelle. Il ne vit d'abord personne, et il croyait la ville déserte, mais les habitants en turban blanc commencèrent à se montrer sur le faite de leurs demeures, très étonnés du spectacle : un homme à cheval entrant dans leur cité, la route qui y mène étant construite en escalier. Il

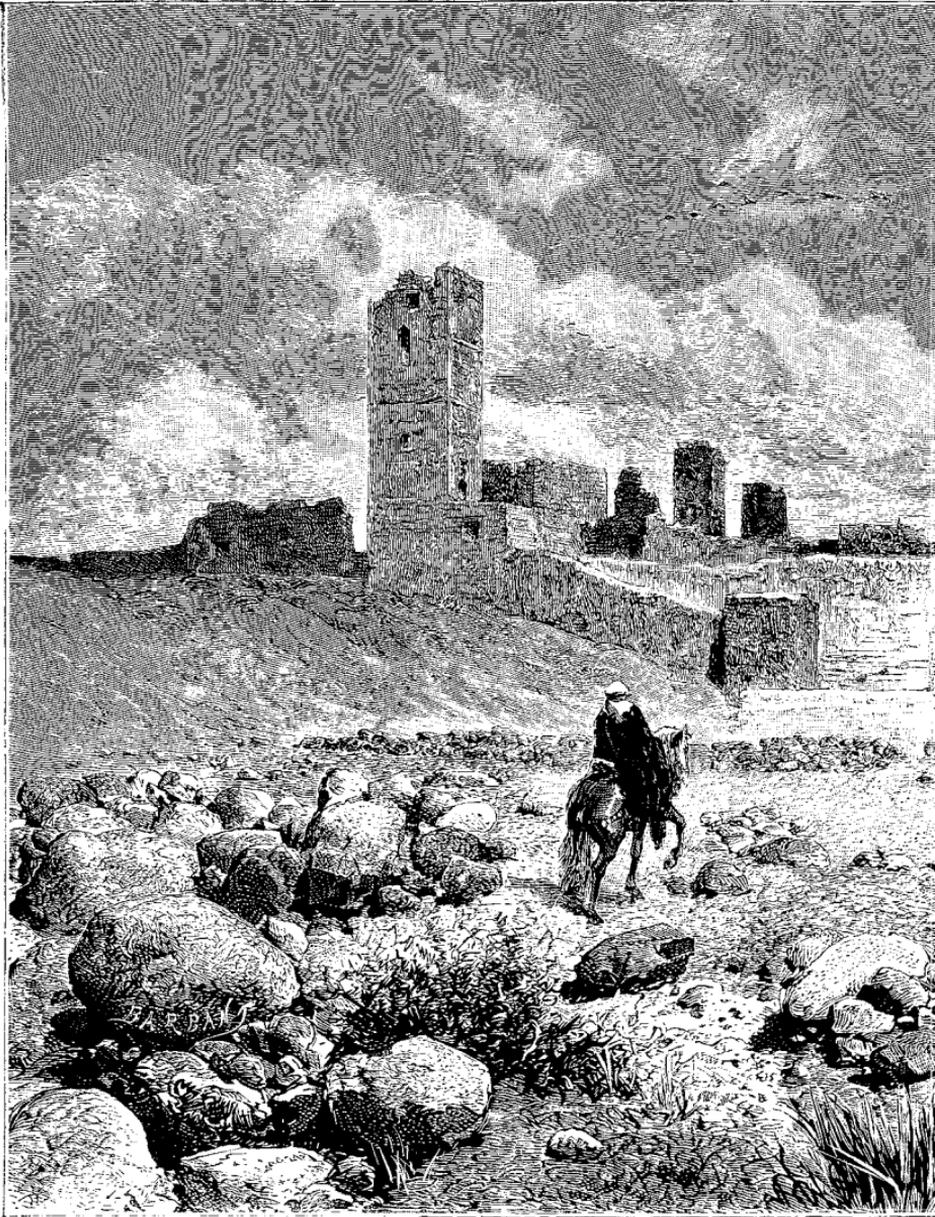
1. Wilfrid est le prénom de M. Blunt.

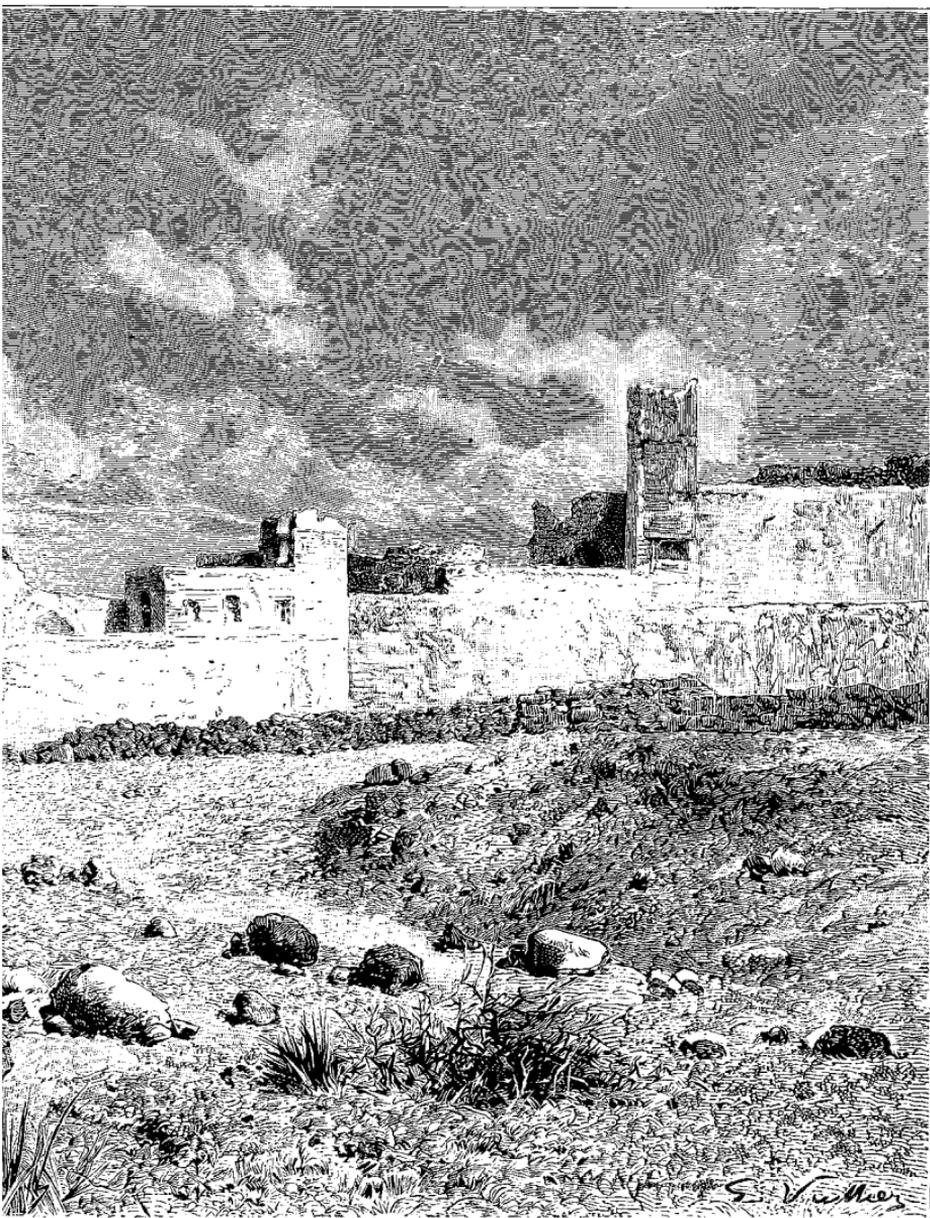
les salua ; eux répondirent poliment à son salut. Il s'informa de Husayn el-Atrach ; on lui indiqua un sentier qui conduisait à travers les hauteurs à une ville appelée Melakh, où il trouverait ce cheikh. Wilfrid m'appela, et je le rejoignis près d'un réservoir, où, quand tout le monde nous eut rejoints, nous abreuâmes les chameaux et les chevaux. Mohammed, sur ces entrefaites, était allé à la découverte ; il revint avec la nouvelle que Husayn el-Atrach était réellement à Melakh, et que Melakh était seulement à deux heures et demie.

Salkhad est une ville pittoresque. Elle est suspendue comme un gâteau de miel au-dessous de l'antique forteresse, sur une pente extrêmement raide. Ses maisons sont de la couleur noire des pierres volcaniques dont elles sont construites. La plupart ont un grand âge. On y trouve une tour carrée comme le clocher d'une église. Les réservoirs d'en bas sont au moins aussi âgés que la ville ; une large pierre sert d'auge où le bétail vient boire. Ses habitants sont une colonie druze, envoyée, je crois, du Liban à la suite des troubles de 1860. La classe inférieure porte des turbans blancs.

De Salkhad, la route va surtout en descendant, car nous avons dépassé la ligne de partage des eaux du djebel Hauran ; comme elle contourne de petits champs, elle est assez difficile à suivre. Le pays, de ce côté des hauteurs, est divisé en clos entourés de murs en cailloux roulés et couverts d'un lichen gris. Dans quelques-uns de ces clos on trouve cultures, vignes et figuiers. Il est à remarquer que la terre prend une physionomie plus riche aussitôt qu'on sort du domaine de l'administration turque.

Le soleil se couchait à l'heure où apparut à nos regards Melakh, autre étrange vieille ville du Moyen Âge, en pierre noire, avec des murailles et des tours bravant la perpendiculaire. Laissant les chameaux aux soins d'Abdallah, nous galopâmes en avant avec Mohammed et arrivâmes à la brune à la maison de Husayn el-Atrach.





Melakh

21 décembre.

Les Druzes du Hauran affirment qu'ils sont venus de l'Arabie méridionale avec les successeurs immédiats du Prophète, quand le djebel était encore peuplé par des *Roumi* grecs, dont les descendants continuent d'être chrétiens. Nous en aperçûmes un aujourd'hui dans la maison de Husayn. Il était vêtu comme un Arabe. Les femmes druzes, excepté celles de la famille de Husayn, sortent sans voile. Elles ont des manières agréables, de la propreté, un air de fraîcheur, des joues d'un vif incarnat.

Naturellement on discuta beaucoup à Melakh de la direction à suivre afin de continuer le voyage. Husayn propose de nous faire accompagner par quelques-uns de ses gens jusqu'à Kâf, oasis du ouadi Sirhân, avec laquelle il existe des communications assez fréquentes de ce côté du Hauran, parce qu'il y a là des mines où les villageois vont chercher du sel à dos de chameau. Kâf est, dit-on, à cinq jours de marche d'ici. La principale difficulté est que la route est occupée par des tribus nomades, on ne sait lesquelles. Les Sirdieh sont amis de Husayn, de même que les Kreyshéh; mais il y en a d'autres qu'il ne connaît pas, les Sherarât sirhân, les Howey-sin, ces derniers de simples brigands «pires que les Sleb¹». On peut rencontrer les uns ou les autres, comme on peut ne rencontrer personne. Husayn a envoyé un homme à cheval à Ezrak, la prochaine station sur notre chemin, afin de voir qui s'y trouve. Nous tenions de Mohammed Doukhi des lettres pour les Kreyshéh: si nous les trouvons là, il n'y aura pas de difficulté; ils sont assez puissants pour nous protéger contre

1. Les Sleb sont une tribu du Nord. Ce sont des chasseurs de gazelles, d'origine hindoue et paria.

n'importe qui; dans tous les cas, nous partons demain. Nous sommes désireux d'entrer enfin dans le désert.

Nous partîmes de Melakh le 22 décembre; nous nous dirigeâmes au sud sur la route d'Ezrak par des villages en ruine; par endroits, un lopin était cultivé. À chaque instant nous faisons lever des bandes de grouses. Wilfrid en abat huit d'un seul coup, et dans un village nous achetâmes dix perdreaux à un homme qui chassait au fusil à mèche, de sorte que nous fûmes pourvus de provisions pour un jour ou deux. Assad a emmené un beau lévrier de la race à long poil, qui a un nez merveilleux à la chasse. Son maître déclare qu'il *voit* le gibier; les Arabes ne semblent pas comprendre la théorie de l'odorat.

Après deux heures d'une marche rapide, nous faisons halte à un village appelé Metem; au puits où nous abreuâmes les animaux, nous tombâmes sur un homme et sa femme qui savaient où rencontrer les Sirdieh; ils étaient en route pour les rejoindre: cela nous décida. Pour les retrouver, il fallut donc quitter la route d'Ezrak et tourner à l'est, en dehors des terrains de culture. Metem est le dernier village que nous aurons vu; le désert est devant nous jusqu'au Nedjed.

Nous voici campés à l'extrémité d'un plateau d'où l'on a une immense perspective de plaines et de collines. Notre bivouac est caché dans un ancien cratère de volcan, qui nous met à l'abri du vent, très froid. Il y a au-dessous de nous une fontaine appelée aïn el-Djaour, la fontaine des Infidèles; d'après les Druzes, c'est là le théâtre d'une grande bataille livrée par les Arabes de la première invasion, et dans laquelle ils mirent les chrétiens en déroute. À cette époque, toute la contrée que nous avons parcourue était très habitée; on parle d'un couvent ruiné, à quelque distance au nord-ouest, encore connu sous le nom d'ed-Deyr. Il existe là des pâturages de *rotha* dont les chameaux font leurs délices. Nous avons fini de dîner; tout repose en paix; le ciel est plein d'étoiles. Nous

sommes assis sur le bord du cratère, à causer de nos plans pour demain. À tout hasard il faut prendre une bonne provision d'eau et marcher en avant à la pointe du jour.

23 décembre.

À l'aube, du bord du cratère où nous remontons, coup d'œil sur la plaine. Le spectacle est merveilleux : des ouadis d'une forme chaotique, des pierres volcaniques de couleur noire, encore plus noires dans le ciel jaune du matin. Il y a toujours quelque chose de mystérieux dans une grande plaine, surtout dans une plaine comme celle-ci, où, on peut le croire, aucun Européen n'a mis le pied. Nous avons examiné les alentours et cherché quelque trace d'un campement arabe. Après avoir scruté le terrain dans tous les sens, nous découvrons une légère colonne de fumée au nord-est, à dix ou onze milles de distance, et une autre à l'orient. La première doit indiquer le campement des Sirdieh, la seconde peut-être celui des Kreysheh. Satisfaits de ce résultat, nous rejoignons notre monde et nous partons au lever du soleil.

Nous avons trébuché toute la journée dans les cailloux du Harra, dans des sentiers à peine assez larges pour laisser passer les chameaux ; il a fallu faire un grand circuit pour se retrouver en fin de compte à onze milles du point de départ. Nous avons marché de compagnie avec nos nouvelles connaissances qui vont au campement des Sirdieh ; mais, arrivés au bas d'un groupe de collines, ils ont pris au nord et nous ont dit adieu, au vif désappointement des Druzes, qui nous suivent néanmoins quand ils voient que nous ne voulons écouter aucune raison. La marche était glaciale ; un vent froid nous frappait au visage ; c'était bien le toucher de l'hiver. Cette région pleine de pierres polies doit pourtant être une fournaise en été. J'ai remarqué que ces pierres sont régulièrement orientées. Du

côté qui regarde le nord, elles sont grises, enduites de lichen, de sorte qu'à l'œil du passant elles changent à chaque instant de couleur. Il n'y a pas signe de vie ; à peine si l'on entend quelques petits oiseaux ; pas le moindre vestige d'habitants ou de voyageurs récents. On nous dit qu'au printemps tout le Harra est couvert d'une herbe excellente.

Vers onze heures et demie, nous arrivons soudain sur un terrain découvert qui se trouve faire partie d'un long ouadi courant du nord au sud, avec des restes d'eau courante au milieu des buissons, des gazons frais, des *ithel* ou tamaris, arbre qui croît dans chaque village de l'Arabie centrale, mais non, autant que je sache, à l'état sauvage. Awwad et les Druzes reconnurent que c'était le ouadi er-Radjoûl, où les Kreysheh devaient avoir leur campement. La question était de savoir s'il fallait le remonter ou le descendre. Tandis que nous discussions ainsi, un troupeau de moutons fut signalé, puis un jeune garçon, un Sirdieh, qui nous dit que les Kreysheh étaient à environ deux heures en descendant la vallée. C'était précisément notre chemin. Nous marchâmes donc vers le camp d'Ali el-Kreysheh, où nous fûmes reçus avec hospitalité par un jeune homme de la famille, en l'absence du cheikh. Ali est à Mezarib.

24 décembre.

Les Kreysheh appartiennent aux Beni Sokkhr, tribu nombreuse qui occupe toute la contrée depuis la route des Pèlerins à l'orient jusqu'à l'extrême frontière du Harra. C'est un désert de pierres. On dit qu'ils doivent à ce fait leur nom de Beni Sokkhr ou fils des rochers. Ils nous ont assuré qu'ils ont vécu dans le Harra « de tout temps ». On nous a énuméré dix fractions de Beni Sokkhr, chacune ayant un cheikh séparé, quoique toutes nominalement sujettes à Feudi el-Faiz, ou

plutôt à son fils Sotamm, car Feudi, devenu vieux, a cédé son autorité effective. Ces fractions ne sont pas autre chose sans doute que des groupes de la tribu qui portent le nom de leur cheikh : Sotamm est le principal ; le second est el-Kreysheh, et après lui Dreybi Ibn Zebib. Les Kreysheh ont des chameaux et des moutons ; ils paraissent jouir d'une certaine prospérité ; mais ils n'ont pas beaucoup de juments. Ils élèvent des faucons et des lévriers.

Ils nous ont donné des nouvelles des Roala. Ibn Madjil, que nous avons rencontré l'année dernière près de Sotamm Ibn Shaalan et qui prit notre parti dans les négociations de paix ouvertes avec les Sebaa, est maintenant séparé de Sotamm. Il est quelque part du côté du Djôf, de sorte que nous le rencontrerons peut-être. Sotamm s'est dirigé vers le nord afin d'attaquer les Oualid Ali¹. Les Kreysheh sont des amis d'Ibn Madjil, mais en guerre avec Sotamm : autres curieux exemples de l'inconsistance de la politique nomade...

Durant les négociations relatives à la poursuite de notre entreprise, j'en vins à parler des femmes d'Ali el-Kreysheh. Il y en avait deux au campement, Hazna et Fassal. Je n'en vis qu'une, Fassal, qui occupait la tente des femmes avec les gens attachés à sa personne et trois enfants. Fassal est une créature simple et peu intéressante, mais sensible, qui a un avantage sur Hazna qui n'a pas d'enfants, la pauvre femme ! Elle m'apprit qu'elle était dans une fraction de la tribu qui vit plus au nord. Elle parut très contente d'une boîte de soieries que je lui offris, et, quand je pris congé, elle me reconduisit jusqu'au bout de la tente avec des bénédictions.

Je trouvai nos tentes pliées, et tout prêt pour le départ. Un arrangement était intervenu avec le jeune homme qui repré-

1. Puissante tribu ouazeh voisine de Damas, jouissant de la protection du consulat anglais de cette ville ; elle a pour cheikh Mohammed Doukhi Ibn Smeyr, très considéré parmi les nomades.

sentait notre hôte. Nous aurions un *zelle*m qui nous accompagnerait jusqu'à Kâf moyennant la somme de dix medjidié (environ cinquante francs). Assad et Salman étaient à faire leurs adieux ; ils retournaient à Melakh. Ils furent très heureux de recevoir chacun une livre turque. Assad nous laissa son lévrier, chien noir et pelé, qui se mit à gémir pitoyablement en voyant son maître s'éloigner, ce qui m'a attachée à cet animal.

Au sortir du camp des Kreyshéh, il se leva un vent âpre de l'ouest-sud-ouest, qui dura toute la journée et nous pénétra jusqu'aux os, malgré les fourrures et les vêtements épais dont nous pûmes nous couvrir.

Nous sommes au-delà des collines, sur une plaine égale toujours couverte de pierres noires. Le vent soulève d'énormes nuages de sable qui font de ce lieu ce qu'il y a de plus vilain dans nos souvenirs. Le froid est trop intense pour nous permettre de nous dire grand-chose. Nous ne rencontrâmes personne de tout le jour, sauf une bande d'une douzaine de chameaux conduits par deux Arabes au regard sauvage, qui nous déclarèrent être des Sherarât ; aucun être vivant, si l'on excepte un lièvre qui se leva dans les pierres. Vers deux heures, à notre grande satisfaction, on retrouva le ouadi er-Radjoûl, avec lequel nous avons fait un angle. Il y avait là une terre molle, de l'herbe et de l'eau. Nous prîmes la résolution de passer la nuit en cet endroit.

Pendant qu'on déchargeait les animaux, une troupe de gazelles regardait curieusement du haut des bords du ouadi. Mohammed se mit à leur poursuite, on l'entendit décharger douze coups de son fusil, mais il revint les mains vides. Notre tente est dressée à l'abri d'une grossière muraille de pierres branlantes, construite par des pasteurs afin de protéger leurs troupeaux. Le vent souffle encore en tempête ; il est froid comme il convient la veille de la Noël. Hanna nous a préparé du *curry*, pendant qu'Abdallah s'évertue à nous faire du pain, et Awwad à brûler du café.

Mercredi 25 décembre.

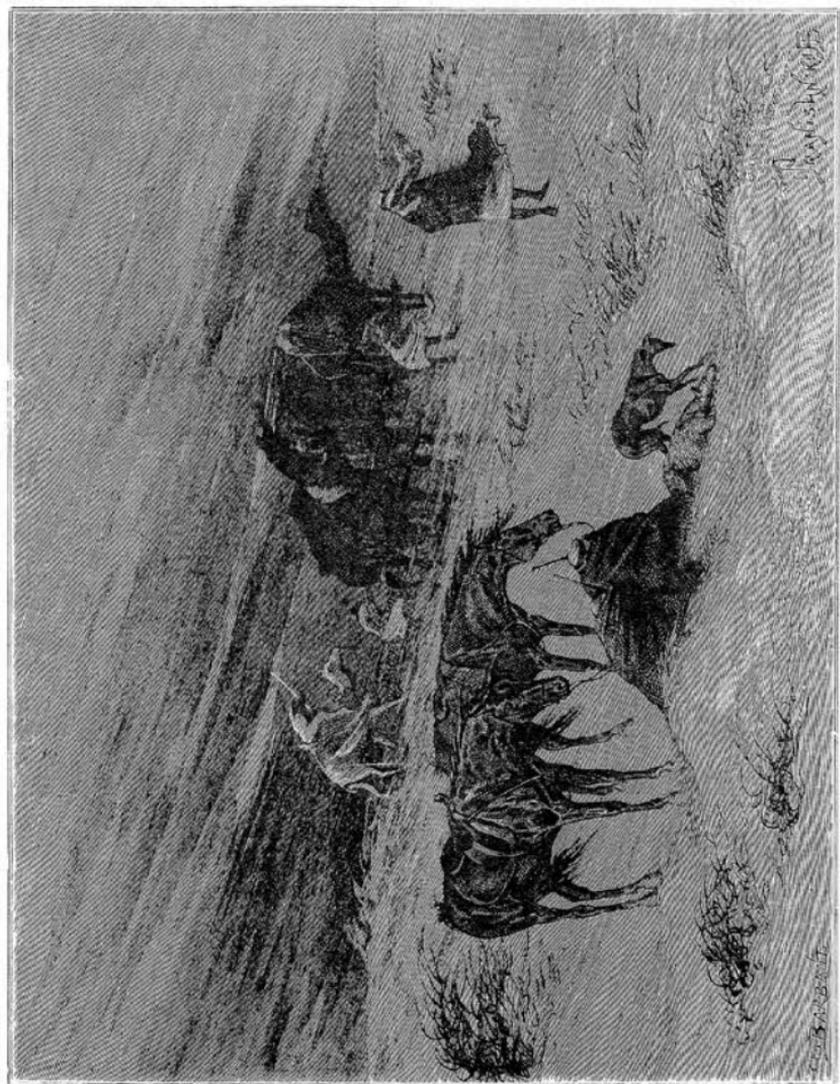
Jour de Noël. Nous sommes enfin sortis du Harra et marchons en terrain découvert. Le désert noir était devenu un cauchemar avec ses pierres horribles, ses sentiers tortueux qui empêchent les chameaux de parcourir plus de deux milles à l'heure. Ils en feront trois désormais ou davantage, c'est-à-dire environ cinq kilomètres au lieu de trois.

Après avoir employé une demi-heure à sortir du ouadi, nous eûmes la bonne fortune de rencontrer de magnifiques flaques d'eau cachées dans les anfractuosités d'un rocher ; l'arrêt pour y faire aiguade fut décidé. C'était un cas rare en cette saison de trouver le ouadi er-Radjoûl en cet état. Il n'y avait d'herbe d'automne que sur ses bords. Les troupeaux des Kreysheh avaient descendu la vallée dans toute sa longueur, mangeant et buvant le long de leur chemin sans laisser un brin d'herbe derrière eux. On rencontrait partout les traces du passage de ces bestiaux.

Nos peaux de bouc emplies, nous quittons pour de bon le ouadi er-Radjoûl ; il n'y a plus d'espoir de trouver d'eau jusqu'à notre arrivée à Kâf.

26 décembre.

Mohammed, Abdallah, Awwad, les deux Ibrahim et Hanna, tous en un mot, passèrent la soirée d'hier en fête et mangèrent en entier un jeune chameau égaré dont on s'était emparé dans le désert, sauf les fausses côtes qu'on nous apporta et les épaules qu'on a gardées pour aujourd'hui. On parle quelquefois de la chair de chameau, non seulement comme n'étant pas mangeable, mais dangereuse. En réalité, elle est



Ouragan de sable

bonne ; quand la bête est jeune, elle ressemble à du mouton ; quand elle est vieille, elle est coriace, mais sans mauvais goût.

Nos serviteurs, après s'être ainsi empiffrés, s'endormirent profondément, au point qu'un vent soudain, vers deux ou trois heures du matin, se leva avec un bruit assourdissant, ne put les éveiller, jusqu'à ce que leur tente s'écroulât sur eux, comme la nôtre fit aussi. Nous avons été tirés de notre sommeil, et nous aurions pu la maintenir debout, si nous n'avions pas été trop paresseux pour nous lever et l'assujettir sur ses pieux. Lorsqu'elle fut tombée sur nous, il devint inutile de tenter quoi que ce soit : il ne restait plus qu'à attendre, tant bien que mal, sous ses ruines que parût le jour. Heureusement les principaux piquets n'avaient pas été arrachés, et le sable – car cet ouragan était un orage de sable – s'était accumulé sur les bords de la tente écroulée ; il n'y eut pas d'autre dommage. Le matin, les serviteurs nous proposaient de rester où nous étions ; nous ne voulûmes pas en entendre parler. On n'avait d'eau que pour deux jours : c'eût été une folie de nous attarder ; de sorte qu'après avoir écarté le sable, on se mit à plier les tentes et à charger les bêtes. Le vent continuait d'être violent et le froid piquant ; l'air charriait du sable. L'ouragan soufflait du sud-ouest. On avait établi le campement à l'abri d'un petit monticule non loin du tell Gutezfi. Une fois dans la plaine découverte nous nous trouvâmes exposés à toute la furie des éléments. Le vent était plus violent que jamais.

Les orages de sable sont fréquents dans ces parages, car le tell Gutezfi, formé de pierres volcaniques noires comme dans le Harra, est à moitié enseveli sous les sables. On le voyait scintiller à distance, à travers l'air épais, mais bientôt l'obscurité croissante nous masquait les uns aux autres. Le soleil luisait faiblement par intervalles, dans les nuages de sable. Tout ce qu'il était possible de faire était de se tenir ensemble et de ne pas se perdre de vue. À un moment donné, il fallut s'arrêter, tourner le dos au vent, se couvrir de ses vêtements les yeux et

la tête en attendant que la tourmente fût passée. Rien n'aurait pu lui résister. Les chameaux entraînés se serraient les uns contre les autres afin de se protéger mutuellement, avec leur long cou tendu, la tête basse; les objets de campement prenaient la fuite; nos vêtements tourbillonnaient dans le vent. Les animaux avaient une physionomie fantastique et désespérée, comme des créatures antédiluviennes envahies par les flots. Malgré tout, il n'y avait pas de danger, car la direction du vent était constante. Nous l'avions en face, nous le savions, et grâce à de patients efforts, nous réussîmes à avancer un peu. Tout à coup la plaine de sable sur laquelle nous cheminions parut s'abaisser devant nous et, au bas d'une vaste dépression du sol, on put distinguer des tamaris qui brillaient à travers l'orage. C'était un refuge à notre portée.

Confortablement installés sous un buisson, nous pûmes savourer les délices de cette accalmie. À notre départ, j'ai eu la mauvaise fortune de me fouler le genou, accident pénible et très ennuyeux au milieu d'un voyage. Mon *delloul* (chameau de course), qui est un animal très remuant, avait fait un mouvement au moment précis où je me penchais, souhaitant arranger je ne sais quoi à la selle et m'avait désarçonnée; ma douleur est indicible: je crains de rester quelque temps boiteuse et incapable de marcher. Mais nous voilà à Kâf.

28 décembre.

Kâf est un joli petit village d'une physionomie originale, entièrement différente de tout ce qu'on peut voir en Syrie. Tout y est en miniature: les seize petites maisons carrées, les petites tours à mâchicoulis et les murailles crénelées de sept pieds de haut, soixante-dix ou quatre-vingts palmiers qu'il y a dans le jardin arrosé par des puits, quelques arbres que je pris d'abord pour des cyprès, mais qui se trouvèrent être

des ithel, cette espèce délicate de tamaris. En dépit de ses dimensions minuscules, Kâf a l'air singulièrement florissant ; tout y est soigné et bien entretenu ; il n'y a pas un créneau brisé ou une porte hors de ses gonds, comme certes c'eût été le cas en Syrie. On y voit quantité de jeunes palmiers plantés parmi les grands, de jeunes figuiers, des vignes, ce qu'on trouve rarement plus au nord. Les habitants ont un bon regard, paraissent convenables, même s'ils nous effrayèrent bien un peu d'abord en sortant de chez eux l'épée au poing. Ils la portent attachée à l'épaule ou la tiennent des deux mains par la gaine. Sur plusieurs de ces gaines on remarque de vieilles figures pétrifiées de martyrs du Moyen Âge, des têtes de l'époque des croisades.

Abdallah el-Kamir, cheikh du village, pour qui nous avons des lettres de Husayn, nous reçut avec une politesse marquée ; une chambre de sa maison fut balayée à notre intention. À l'exemple des autres, elle ouvre sur une cour intérieure, au milieu de laquelle était attaché un jeune cheval de deux ans. Notre chambre a servi de magasin aux vivres ; elle est sans ameublement d'aucune sorte, mais nous fûmes charmés de la trouver aussi sans habitants. L'architecture ici est fort simple : des murs de terre sans fenêtres ni ouvertures d'aucune sorte, sauf quelques trous carrés pratiqués sous le toit. Le toit est en bois d'ithel à traverses de palmier, couvert de branches du même arbre. La chambre principale est appelée le *karwah* ou « chambre du café » ; sur l'un des côtés, à moins que ce ne soit au milieu, se trouve un foyer carré où se prépare cette boisson. Il n'y a pas de cheminée, la fumée s'échappe comme elle peut. Cela ne manque pas de confort autant qu'on le supposerait, car le bois qu'on emploie brûle avec une belle flamme blanche donnant le maximum de chaleur et le minimum de fumée. C'est le rotha ou *ghada*¹. On

1. Autre espèce de tamaris.

s'assied autour du foyer, pendant les préparatifs : solennité qui prend près d'une demi-heure.

Aussitôt après notre arrivée, on apporta une table chargée de dattes. Dans la soirée, ce repas fut suivi d'un dîner, plus confortable, composé de bourghoul et de volailles bouillies.

On est frappé de la politesse générale. Tout ici est pauvre et simple, mais on ne saurait s'empêcher de sentir qu'on est au milieu d'un peuple civilisé. On a fait beaucoup de bruit autour de Mohammed qu'on traite comme un cheikh. C'est une grande surprise que de voir un homme de ce rang tenir auprès de nous un rang voisin de la domesticité. Le soir, son voyage est l'objet de questions sans nombre. On n'a pas encore vu de *Franji* à Kâf, disent les habitants ; on n'y comprend pas le respect qu'on accorde ailleurs aux Européens. Mohammed cependant leur a expliqué comment il était le frère du *beg* ; il a affirmé que notre voyage est un voyage d'agrément, non de profit : de sorte qu'on nous traite avec autant de courtoisie que si nous étions des Arabes de naissance.

Kâf est indépendant de l'autorité du sultan, quoique les troupes turques l'aient saccagé deux fois : la première en 1834, sous Ibrahim pacha ; la seconde, il y a peu d'années, lorsque le gouvernement de Damas envoya une expédition militaire dans le ouadi Sirhân. On nous montre, sur une colline au-delà du village, les ruines d'un château, *kasr es-Saïd*, qu'Ibrahim pacha a détruit. Les habitants de Kâf se reconnaissent les sujets d'Ibn Rachid, chef du djebel Shammar. Quelques-uns des gens d'Ibn Rachid étaient ici il y a quelques jours ; ils venaient percevoir le tribut annuel, s'élevant à un montant, somme toute minime de vingt medjidié (cent francs), qu'on est heureux de payer à Ibn Rachid en retour de sa protection. Les habitants de Kâf sont enthousiastes de l'émir, comme ils l'appellent ; ils n'ont certes aucun motif de souhaiter leur

annexion à la Syrie. Cette petite ville et Itheri, sa voisine, ont, au point de vue commercial, plus de relations avec le Nord qu'avec le Sud, car elles tirent leur principale ressource du commerce du sel, qu'elles font avec Bozra. Abdallah el-Kamir paraît être dans l'aisance ; il possède plusieurs esclaves et a plusieurs femmes. Mais son bien consiste uniquement en bétail, à ce que j'ai pu remarquer ; il nous aurait accompagnés, disait-il, s'il avait eu un delloul. Il y a dans le village quelques chameaux, quelques ânes et des chèvres.

Makboul le Kreysheh est parti ; il y a maintenant à chercher un Sherari qui nous mène au Djôf. Nous voici à Itheri, oasis jumelle de Kâf, à environ deux heures et demie à l'orient de celle-ci, également dans le ouadi Sirhân. Ce curieux ouadi est sans doute le lit d'une ancienne mer comme la mer Morte ; il a environ douze milles de large, soit une vingtaine de kilomètres. Il y a ici des puits nombreux, larges et peu profonds, car l'eau est à huit pieds au-dessous de la surface. Cette eau est potable, mais elle est loin d'être bonne. Nous avons traversé un lac salé, aujourd'hui à sec ; on y recueille le sel qu'emportent les caravanes.

Les habitants de Kâf ont entendu parler des Ibn Aroûk ; ils ont dit à Mohammed qu'il rencontrerait des parents en plusieurs endroits de l'Arabie, outre ceux du Djôf. Il en existe à Bereydeh, entre autres un certain Ibn Homadjdi, dont Mohammed a entendu parler comme d'un cousin. Ici même, à Itheri, la femme du cheikh est une Ibn Aroûk. Les choses semblent prendre la tournure que nous attendions.

Itheri est une localité encore plus petite que Kâf. Mais elle est fière d'une construction ancienne et d'un château en miniature situé à l'intérieur des murs, quelque chose comme les maisons du Hauran. Au lieu d'être construit en terre, la matière ordinaire employée par les Arabes, ce château est bâti en pierres noires bien équarries et posées dans un ordre régu-

lier. Sur le linteau de la porte d'entrée, il y a une inscription en caractères antiques, que les intempéries ont presque effacée¹.

29 décembre.

Un vent d'est piquant soufflait ce matin à notre départ. Dans notre marche d'aujourd'hui le long des bords du ouadi, nous avons dépassé des promontoires de pierres venant du haut pays et des bancs de sable venant du ouadi lui-même. La hauteur des promontoires est toujours à peu près égale : deux mille deux cent cinquante pieds (six cent quatre-vingt-cinq mètres) au-dessus du niveau de la mer à leur cime, et dix-huit cent cinquante pieds à leur base (cinq cent soixante-quatre mètres). Ces mesures peuvent être considérées comme les deux niveaux respectifs du Hamad et du ouadi Sirhân. Il existe en outre çà et là des monticules isolés, de trois ou quatre cents pieds plus élevés (soixante à quatre-vingt-dix mètres), les uns que les promontoires, les autres que le fond du ouadi. La végétation est maigre sur les hauteurs, mais plus riche dans les terres basses. Dans les ravins sinueux débouchant dans le ouadi l'on rencontre du ghada à l'état arborescent ; mais, à part le ghada, il n'y a que des arbustes.

Cette matinée a été glaciale ; le vent perce nos fourrures. À midi et demi, après quatre heures de marche, nous arrivons aux puits appelés Kurâghir ; il y en a six dans une dépression du sol, avec des pistes de chameau dans toutes les directions. Il est évident qu'à une certaine époque de l'année le ouadi est habité.

1. On nous a dit que cette inscription était relative à un trésor caché, fable commune chez les Arabes qui ne savent pas lire.